

Abélard : drame philosophique en 5 actes par Charles de Rémusat

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Mémoires de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **29 (1878)**

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ABÉLARD

Drame philosophique en 5 actes, par Charles de Rémusat

publié avec Préface et Notes par PAUL DE RÉMUSAT, son fils

Au milieu des luttes religieuses dont notre siècle est l'arène, le nom d'Abélard ne pouvait manquer de venir sur les lèvres de tous ceux qui combattent pour le libre épanouissement de la raison humaine. L'illustre orateur et philosophe, le malheureux amant, la personnification brillante du XII^e siècle, le grand esprit et la grande âme devait exciter beaucoup d'intelligences pour s'emparer d'une vie si dramatique et si tourmentée pour la couler dans un moule littéraire digne du penseur, de l'homme, et de l'amant.

Ce qui est le plus connu d'Abélard ce sont ses amours et ses infortunes. Combien ne se sont pris d'une douloureuse admiration pour ce martyr de la raison et de la passion et pour cette Héloïse tant aimée, que l'amour a confondue dans le même malheur !

Mais cette admiration n'était guère qu'une sorte de tradition qui passait de siècle en siècle, se voilant de plus en plus, à mesure qu'elle entraît dans un avenir plus éloigné. La plupart ne savent d'Abélard que ce qu'ils ont lu dans les minces traités de littérature usagés dans les écoles supérieures et ne connaissent de ses amours que les stances de Colardeau. C'est bien peu quand on songe à tout ce qu'il y a de saisissant et de sublime dans cet esprit et dans ce cœur fiévreux, tout ce qu'il y avait de génie dans cette belle tête, tout ce qu'il y eut d'amour dans cette belle âme.

L'œuvre de Charles de Rémusat est venue à temps pour nous interdire toute ingratitude envers ce précurseur de Savonarole et de Luther. Nous allions oublier peut-être cette figure magistrale que nous offre le moyen-âge, oublier le plus admirable de ces apôtres de liberté pendant les âges de tyrannie et le culte que nous devons à ceux qui nous ont fait marcher sur la voie du progrès se serait évanoui, comme tous ces saints devoirs que notre époque de terre à terre se lasse de remplir. Quand le drame de Rémusat ne sortirait pas du cadre des inspirations ordinaires, nous lui devrions un juste tribut de louanges pour la pensée de reconnaissance qui l'a produit. Mais, comme toutes les œuvres de celui qui fut l'ami des Thiers et des Casimir Perrier, *Abélard* revêt un cachet d'originalité si prononcé ; il est traversé d'un souffle poétique si suave et si profond ; il est tellement

supérieur par l'idée et par le style, qu'il sera plus qu'un monument de gloire pour son auteur — il sera un autel élevé par l'avenir à celui qui représente, dans le passé, la lutte de la lumière contre l'ombre, de la raison contre le préjugé, de la vérité proscrite contre l'erreur officielle, de la liberté de pensée contre le despotisme religieux.

La Scolastique était à son apogée. On discutait en *barocco et en baraliphton* sur la *Logique* d'Aristote. Une foule de systèmes plus spécieux et plus vains les uns que les autres s'étaient successivement élevés sur le pavois de la philosophie en enfance. Les *réalistes* et les *nominalistes* avaient commencé cette longue querelle de mots achevée brusquement par le concile de Soissons (1093) et la condamnation de Roscelin, soupçonné d'hérésie. Roscelin était *nominaliste*. Il contestait toute réalité aux genres, aux espèces, aux qualités et n'admettait que l'existence des choses individuelles. Or, le nominalisme absolu pouvant conduire à des doutes sur la nature de la Trinité ; les orthodoxes, Anselme de Cantorbéry en tête, et l'église à la suite, l'atteignirent avec violence. Son défenseur fut jugé, censuré, exilé — et le *réalisme*, sanctionné indirectement par le clergé, devint le roi incontesté de la Scolastique.

Cette doctrine qui soutenait que les noms abstraits, les *universaux* comme on disait alors (soit humanité, animalité, qualité etc.) étaient des choses, avait pour grand prêtre, à l'école de Paris, un chanoine et archidiacre de Notre-Dame, Guillaume de Champeaux. C'est pendant l'enseignement de Guillaume qu'Abélard, jeune breton, arriva dans la bonne ville de Paris. pour assister aux leçons du célèbre réaliste, et c'est alors aussi que commence le drame.

Le premier acte porte le titre : la *Philosophie*.

Nous sommes introduits dans le cloître de Notre-Dame. Les conversations et les jeux des écoliers, leurs plaisanteries hybrides ou leurs discussions embrouillées de *ses quipedalia verba* troublent le silence ordinaire de la salle d'étude. Guillaume de Champeaux fait son entrée et débute en présence d'un auditoire avide de science et recueilli.

Un jeune homme simplement vêtu, pâle, à cheveux bruns, sérieux et songeur, se mêle aux groupes bruyants des écoliers.

Le maître ou l'*Ecolâtre*, commence son cours, qui est plutôt une conversation polie, maniérée, confuse avec tout son clinquant oratoire, qu'une de ces leçons substantielles et profondes qu'on ait été en droit d'attendre d'un philosophe aussi renommé que Guillaume de Champeaux. Le jeune homme, adossé à la muraille grise, les yeux baissés, écoute et semble plongé dans une méditation telle que bien des regards curieux se tournent vers cet inconnu.

Soudain le maître demandant si peut-être les élèves ont des doutes — on entend, au fond de la salle, une voix claire et douce s'écrier : « Je veux répondre. » Abélard — l'interrupteur n'est autre que le héros du drame — énonce ses objections, ses doutes, ses réserves. Son éloquence dépouillée de tout artifice, limpide comme le cristal et pénétrante comme l'acier,

ébranle les auditeurs et trouble le maître lui-même. Guillaume s'essaie à répondre. Il s'égaré dans une réplique obscure. Pour ne pas avoir l'air d'être confondu par ce jeune audacieux, il use du moyen ordinaire de ceux qui n'ont rien à dire : le mépris. Il est contraint cependant d'accepter un tournoi philosophique dans lequel il est complètement vaincu.

Tous ses élèves d'hier le désertent. L'école de Paris appartient désormais à Pierre Abélard.

Tel est le résumé très succinct, très imparfait du premier acte.

L'espace nous fait malheureusement défaut pour peindre cette vie des étudiants du Moyen-âge, cette bohème littéraire et philosophique allant d'école en école, pauvre, joyeuse, enthousiaste, l'effroi des bourgeois et bourgeoises de la cité, piliers des tavernes, admirateurs fanatiques des maîtres de la science, hôtes d'un caravansérail étrange où la vérité, l'amour, les folles joies, les discussions nuageuses étaient recherchées avec une égale passion. Il nous est impossible aussi de donner au lecteur bienveillant une idée complète de la scolastique. Ce serait toute une étude. Nous nous contenterons de suivre Abélard sur la route qui l'a conduit de la gloire à la condamnation et à la mort, en passant par l'amour.

Maître Pierre, comme on nomma plus tard le jeune Breton, arrivait de la province, à Paris. Ayant beaucoup étudié et beaucoup songé, il avait, à vingt-deux ans, reconnu toute l'inanité de la dialectique enseignée dans les chaires de la philosophie. Quand il vint soumettre ses doutes à Guillaume de Champeaux, la raison et la logique parlaient par sa bouche.

Il croyait, chrétien convaincu mais éclairé, il rêva le premier de libre examen, de liberté dans la foi. Son scepticisme à l'égard de la scolastique ne s'étendait donc pas à la religion, mais il voulait secouer déjà l'autorité inflexible d'une Eglise qui façonnait les consciences et baillonnait les esprits. Mais nous anticipons. Pierre Abélard, ne pouvant aller jusqu'au nominalisme précurseur du rationalisme, ayant moins de sympathies encore pour le réalisme, père d'une orthodoxie aveugle et despotique, Pierre Abélard se trouva placé entre deux extrêmes. Il imagina un moyen-terme ; le *conceptualisme*. Pour lui les noms généraux, les *universaux*, ne sont ni des choses réelles, ni de simples mots, mais bien des conceptions nécessaires à notre intelligence. Il soutint vigoureusement cette doctrine avec laquelle on pouvait aller loin, et, novateur dans un siècle de *statu quo* et il s'attirera bientôt les foudres de l'Eglise, toujours inquiète dès qu'on se permettait de professer une science avec des aperçus nouveaux, dès qu'on se permettait d'avoir des idées et de les énoncer.

Abélard est-il hérésiarque pour autant ? Non. C'est un de ces esprits qui veulent la vérité et qui, pour arriver devant la déesse, pour la voir, pour l'adorer, pour l'entendre et la comprendre, sacrifieront leur passé, leur présent, leur avenir. Maître Pierre est donc le philosophe aimé de l'école de Paris. Son nom se répand dans toute la France. Son enseignement attire à ses leçons une jeunesse, que la morale austère du professeur, détourne rapidement des vices et des travers inhérents aux *scolaires* du

temps. Une auréole de gloire ceint ce beau front d'apôtre et le règne de la lumière semble commencer dans la nuit du Moyen-âge.

La Théologie. C'est le titre du second acte.

A force d'études et de méditations, Abélard a marché jusqu'aux limites de la dialectique. Il s'agit ou de se croire satisfait, ou d'avancer. Abélard est un de ceux qui veulent avancer, malgré tout. Ecoutez-le : « J'admire la » dialectique, mais c'est une science profane. Etre le premier dans la dia- » lectique, c'est être roi dans le vide. Les lettres profanes ne sont qu'un » exercice pour l'esprit, une occasion d'éloquence, un moyen de célébrité » peut-être.... Jeunes gens, souvenez-vous de ce que je vous ai dit tant de » fois : Nous sommes les ministres de la vérité. Où est elle plus pure et plus » haute que dans notre religion ? Et bien ! la théologie, c'est la science » devenu sacrée, c'est la vérité canonisée. Oh ! la théologie, c'est l'arme de » la science ! Sans elle, la vérité n'est qu'un acier pur ; avec la théologie, » c'est l'acier avec la garde et le fourreau. »

La dialectique n'a plus de mystères pour lui. La théologie s'ouvre à sa raison comme un nouveau champ de travail, où la science pourra venir au secours de la foi. Eclairer la vérité divine par la vérité profane ; rendre compréhensible à l'homme ce qu'il accepte sans discuter, ainsi sans intelligence ; fortifier le dogme par l'examen, la croyance du cœur par la persuasion de l'esprit, tel est le but du grand maître.

Ses élèves cherchent à l'en dissuader. Il a des ennemis, entre autre, deux anciens auditeurs de Guillaume de Champeaux. La théologie est un cercle vicieux pour un homme qui cherche la vérité ! Avec un dialecticien sincère qui s'érige en théologien, les adversaires auront beau jeu. L'hérésie !

Il leur résiste et, à force d'éloquence, les entraîne à sa suite. En vain le joyeux Manegold aux lazzis et aux amours faciles, le fidèle et le tendre Hilaire, Amaury, Gombaud, Dittmart se sont efforcés de retenir Abélard sur le chemin hérissé d'obstacles que la théologie offre à tous ceux qui viennent à elle.

Mais pour se faire un renom comme théologien, il faut qu'il se mêle aux hommes du métier, qu'il rivalise avec eux, qu'il les éclipse. Le fameux théologien Anselme (†1116) professait à Laon. Abélard résolut de partir pour cette ville où l'attendaient de nouveaux triomphes, de nouvelles ivresses. Presque tous ses auditeurs, comme nous l'avons dit, l'accompagnent, dans ce voyage vers la gloire et la vérité.

Une fois à Laon, il se rend aux cours d'Anselme, obtient la parole et renouvelle la scène qui se produisit avec Guillaume de Champeaux. Le professeur tant admiré, vaincu par l'éloquence et par la raison, lascia la place libre au maître.

Pour discréditer Abélard, pour précipiter la chute qu'on lui préparait dans l'ombre, les élèves de Guillaume qui avaient suivi leur ennemi à Laon — Albéric et Lotulfe — l'accusèrent d'être possédé par le démon.

Quand on répéta cette pitoyable accusation à celui qui en était l'objet, il s'écria : « O puérilités misérables ! Ce qui m'indigne en cela, ce n'est

» pas la haine ou l'envie, j'y comptais; mais c'est la bassesse de l'esprit
» qui descend à de tels moyens. Un sortilège; un charme! Comme s'il fal-
» lait se donner à Satan pour en savoir plus qu'eux! L'étude et la réflexion
» sont donc pour eux choses bien surnaturelles, qu'ils ne puissent en re-
» connaître les plus simples effets. Mes chers amis, l'étude et la réflexion,
» croyez-moi, il n'y a pas d'autre enchantement. »

Mais peu à peu le maître s'oublie, pendant que ses ennemis travaillent. La théologie, comme la dialectique, lui montre son vide. Il a pénétré jus-
qu'au fond. C'est le néant! Ses cours l'ennuient. Ses élèves qu'il aimait tant
à instruire le trouvent maussade et morose quand il viennent lui demander
conseil. Comme plus tard le docteur Faust après avoir jeté la sonde
dans toutes les profondeurs de la science, après avoir tout cherché, tout
scruté, se trouva en face de l'inconnu, et désespéra d'en dissiper l'ombre
éternelle. — Pierre Abélard retomba de ses illusions, de ses projets super-
bes, dans une torpeur pleine de dégoût et de mépris pour ces choses qu'il
avait tant adorées et qui lui semblaient si ternes et si vides maintenant
qu'elles n'avaient plus de secret pour son intelligence, *Abélard* et *Faust*,
histoire et légende de ces hommes que l'esprit ne satisfait plus et qui, un
jour, lassés de tant savoir et de trouver toute science si vaine, frappent à la
porte de leur cœur pour entrer dans une félicité plus céleste que celle de la
gloire, celle de l'amour; vous avez passé par les mêmes triomphes, les mêmes
passions, les mêmes douleurs — pour arriver tous deux à la mort horrible
des âmes déçues! Et cela, parce que vous avez su et parce que vous avez
aimé? Singulière destinée!...

Trêves aux rapprochements funèbres. J'entends l'allègre Manegold qui
chante :

Toute science est vaine ;
Faillit autoritas ;
Quand l'esprit rompt sa chaîne,
Dementat libertas.
Fermez, fermez ce livre,
Apportate testas ;
Le sage est le plus ivre :
In vino veritas.

Pendant que le maître descendait la pente qui mène au doute, au su-
prême ennui, les élèves, privés du guide aimé, descendent la pente qui
conduit à la vie charnelle des disciples d'Epicure. L'illustre école de Laon
s'écroule. La gloire d'Abélard perd de sa clarté sereine. Les ennemis s'a-
charnent. Oserons-nous regarder encore dans l'existence de celui qui fut
si grand, si noble et si pur ?

Nous sommes au troisième acte : *L'amour*.

La raison d'Abélard a marché trop longtemps vers la liberté pour ne
pas dépasser le dogme. Dans ses dégoûts pour ce qui lui fut bien cher, il
se révolte contre l'Eglise avec ses étroitesse et son despotisme : « Je veux
» prendre pour devise ces mots de St-Paul : *Vetera transierunt ; ecce*

» *facta sunt omnia nova*. Ce sera mon cri de guerre comme en ont les barons... C'est singulier, nos anciens, Lanfranc lui-même, avaient bien essayé de philosopher dans la théologie ; mais ils n'avaient pas vu où cela les menait. Et moi-même, la première fois que j'ai défié ce pauvre Anselme de Laon.... J'ai bien marché depuis. Qu'ont-ils à dire ? La théologie est-elle vraie ? Apparemment. Et la dialectique ? Aussi. Et bien ! la vérité ne peut être contraire à la vérité. La raison existait avant la foi ; c'est donc par la raison qu'il faut passer pour arriver à la foi. Si l'Eglise y perd, tant pis pour l'Eglise ! Qu'elle s'arrange, qu'elle s'éclaire. *Vetera transierunt*. Je ne puis me détourner pour personne, plier mon esprit à celui de personne. Je marche et je guide. Pressez le pas, si vous voulez m'atteindre. »

« Tout cela est devenu pour moi démonstration vulgaire. Je n'ai plus rien à y ajouter, tout est dit. — Je m'ennuie... Au dedans plus rien à découvrir ; au dehors, plus rien à braver. Des ennemis, mais plus de rivaux. Que faire ? La solitude. L'école, tout devient insipide.... La vie que je mène ne me suffit plus, et les désirs de mon âme excèdent ma pensée. »

Pendant qu'il se livre à ces réflexions d'âme aigrie, entre Hilaire son disciple fidèle. Il lui apporte un charmant livre, un Ovide.... Ce présent vient d'une jeune fille enthousiaste d'Abélard. Elle avait appris que le philosophe regrettait de n'avoir pas lu les poètes romains. Cette jeune fille d'ailleurs, nièce de Fulbert, chanoine de Paris, avait été destinée par son oncle à jouir des leçons d'Abélard. Celui-ci, tout à ses élèves, ne répondit pas à l'invitation de Fulbert. Mais Héloïse, on a deviné son nom, n'a pas oublié celui qui excite une si prodigieuse admiration. Elle lui envoie donc les poèmes souhaités en témoignage de son respect pour le génie du grand penseur. Abélard accepte et se souvient : Il faut remercier la gracieuse donatrice qui lui rappelle le désir de son oncle. Abélard promet des leçons avec autant de facilité qu'il avait mis jadis d'ostentation à refuser à tout ce qui n'avait pas trait à ses élèves, à ses sciences.... Elle était si belle !....

Héloïse, femme d'un savoir immense, connaissait trois langues, ayant lu tout les auteurs de renom, était l'orgueil de Fulbert. Celui-ci rêvait pour elle un avenir chimérique de grande dame, un mariage seigneurial et pour donner le suprême éclat à la jeune et vaste intelligence de sa nièce, il avait songé à maître Pierre.

Abélard, dégoûté comme nous l'avons vu, de ses travaux, de ses leçons ; avide de jouissances plus enivrantes que celles de la gloire — il les a tant goûtées qu'elles ne l'enivrent plus ! — vient au contact de cette charmante femme, si distinguée d'esprit, de visage si charmant et d'âme si noble.

Oh ! comme il méprise son passé, comme il adore les heures coulées, avec Héloïse — avant de l'adorer, elle ! —

Ecoutez ces paroles magnifiques qu'il adresse à celle qui deviendra son amante : « Jamais un jour, jamais une heure je n'ai vécu pour moi-même » je n'ai concentré dans mon cœur mes émotions et mes forces. Je suis

» la source où tous viennent puiser, tandis que la soif me dévore. Ils ne
» laisseront pas dans mon âme une goutte d'eau pour l'étancher. — Vous
» savez, aux chasses royales, ce faucon qui va chercher sa proie dans les
» nuages et la rapporte sans l'avoir touchée, ainsi fait le savant; il ravit
» la vérité dans les cieus, et la rend ensuite au peuple, sans qu'il lui reste
» rien, rien que la fatigue de son vol. Quelle vie! tout acquérir et tout
» donner! Oh! l'âme est la vraie martyre de la pensée. »

De cette renonciation à la science, à l'acceptation de l'amour, il n'y a qu'un pas. Ils sont si beaux tous deux!... La leçon à commencé. Ils traduisent les *Heroïdes* du poète exilé. *Leander Heroni!* l'épisode amoureux! Elle traduira devant lui ces vers de la passion, de la volupté :

Ipsa vides coelum pice nigrius ; et freta ventis....

Leander traverse l'Hellespont pour rejoindre Hero. Dans l'orage, sur les vagues écumantes, il songe à sa bien-aimée. Ses désirs sont brûlants comme ceux de l'amour. Abélard écoute ces stances passionnées. Elle traduit le sein oppressé, les lèvres tremblantes, pâle; la tendresse et presque la honte dans les yeux. Lorsque le poète exprime le délire de la passion, Héloïse laisse tomber le livre.... Amour! amour! amour!

Faut-il suivre notre héros dans la nouvelle voie? Durant cette période heureuse, son histoire est celle de tous ceux qui ont aimé. Un bonheur immense, un oubli de tout ce qui n'est pas l'amour.

Dialectique, théologie, cours glorieux, élèves enthousiastes, comme toutes ces choses s'effacent! *Elle*, c'est tout pour lui que la science n'avait pu satisfaire. Mais la passion aveugle. Ses visites trop fréquentes à la nièce de Fulbert font parler la ville. Ecoliers et bourgeois ont appris la chanson, rimée sur les amours d'Abélard :

C'est l'histoire singulière
A se raconter ce soir,
Du maître et de l'écolière,
De l'amour et du savoir. etc.

Le maître n'entend rien ou ne veut rien entendre. Ebloui par sa félicité, il marche au milieu des roses sans se soucier des épines qui lui lacèrent les mains.... Il aime!

Mais Albéric et Lotulfe, ses ennemis, ont ourdi un complot infâme. Sachant les projets insensés que Fulbert forme pour sa nièce, ils lui annoncent le mariage prochain d'Héloïse et d'Abélard. En effet, ceux-ci ont eu vent enfin de tout ce qui se racontait sur leur passion, et, malgré les résistances de sa maîtresse, Abélard veut consacrer leur amour par la loi, légitimer aux yeux du monde ce qu'ils légitiment, avec ivresse, dans leur cœur.

Fulbert, irrité par ses chimères qui menacent de s'évanouir, conçoit un plan horrible. Il s'empare d'Abélard, avec quelques bandits qu'il a soudoyés, et le soumet à l'atroce châtement qui ne se décrit pas. Mais la vengeance du chanoine vient trop tard. Les amants avaient été bénis par un prêtre.

L'oncle d'Héloïse s'enfuit, poursuivi par la haine et le mépris de toute la ville.

Cet acte, dont nous ne donnons qu'une idée bien imparfaite, est, à notre avis, le plus riche drame, en poésie, en idées élevées, en intérêt dramatique. Le style en est suave et limpide, comme un air de Mozart. C'est une musique admirable que ces phrases passionnées où les amants se disent leur amour. Charles de Rémusat a mis toutes les qualités de l'écrivain politique au service du poète. Mais nous nous réservons d'écrire notre opinion sur l'œuvre en elle-même, quand nous aurons terminé la partie narrative de cette critique.

Suivons donc Abélard ! Des ivresses de la gloire et des ivresses de l'amour, il faut passer par le malheur ! Le temps fut court entre ses félicités et sa mort mais une minute de vraie souffrance est terrible. Répondez-moi, vous, qui avez souffert !

La *Politique* : tel est le titre du quatrième acte. Il pourrait s'appeler aussi : La *Douleur*.

Héloïse est placée dans un couvent, celui d'Argenteuil, où, dans l'angoisse et dans la prière elle attend l'ordre de celui qu'elle aime. Sa science, ses vertus la font admirer et chérir par tout le monastère ; les sœurs l'engagent à prendre le voile. Elle résiste à leurs supplications jusqu'au jour où Hilaire, l'élève préféré d'Abélard, lui apporte une lettre du maître. Cette lettre, toute de résignation et de renonciation, l'engage à ne plus retourner dans le monde. Abélard lui-même est entré dans les ordres pour donner à son enseignement une autorité plus directe et pour contraindre sa pauvre âme troublée à revenir à la science en perdant l'amour. Pour lui, Héloïse n'est plus qu'une sœur tendrement aimée. La maîtresse, l'amante, l'épouse il veut oublier tout cela pour se consacrer entièrement à son école et à Dieu. Héloïse obéit en pleurant aux conseils de celui pour lequel elle garde une immense affection et devient bientôt prieure du couvent d'Argenteuil.

Abélard recommence ses leçons. Les élèves affluent de nouveau comme aux plus beaux jours de sa gloire. Mais il porte ombrage à ses ennemis, à l'abbé de Clairvaux surtout, celui qu'on appela St-Bernard, l'apôtre implacable et farouche d'une religion de fanatisme et de haine. Puis ses doutes se manifestent. Il discute le dogme de la Trinité, sans sortir de l'orthodoxie pure, mais il l'explique à sa manière. De là des colères et des désirs de vengeance. Il continue d'appliquer la raison à la foi, d'éclairer, comme il le disait, la vérité divine par la vérité profane. On cherche à le retenir sur cette pente qui mène à l'hérésie. Il marche, il marche toujours.... Mais on a travaillé le peuple. On lui représente Abélard comme un renégat, un possédé du démon, un homme qui veut renverser l'Eglise, la foi, la vérité. Le clergé inférieur est aussi travaillé par les auteurs du complot qui se trame contre la plus grande intelligence du siècle. Les ennemis du maître parviennent à faire convoquer un concile où Abélard sera entendu et jugé. Ses disciples tremblent pour lui. Il les rassure :

« Ceci sera décisif, il y va du salut de votre maître, de son honneur, de

» sa gloire, je dis trop peu, du salut de la vérité ! J'ai intenté un grand
» procès, j'ai accusé toute la science qui régnait avant moi. Elle se dé-
» fend ; elle veut se venger. Le jugement sera prononcé entre elle et moi.
» D'un côté, les vieux gardiens des vieilles erreurs, les sépulcres blanchis
» qui recèlent les ossements de tous les mensonges ; de l'autre, la vérité
» qui renaît jeune et puissante, après une disparition de quelques
» siècles, et qui se transfigure sous les traits de l'intelligence pure et libre.
» D'un côté, toutes ces puissances tyranniques et fragiles, qui ne brillent que
» dans les ténèbres ; de l'autre, la sainte révolte de la raison opprimée qui
» vient encore, ainsi qu'aux premiers jours de la foi, appeler à elle tous
» les esclaves et délivrer le monde »....

Mais Abélard, malgré son génie et sa grande foi, n'est plus le Titan de la jeune raison dans le siècle de l'oppression de la pensée. Le souvenir de son amour, quoi qu'il ait fait pour oublier, le plonge souvent dans des tristesses et des faiblesses insondables. Tous ces obstacles qu'on sème sur sa route, les accusations ridicules, les médisances fielleuses, les calomnies repoussantes, toutes ces horreurs lassent enfin son âme rassasiée de lutte. Mais il veut combattre une fois encore, en plein jour, devant les puissants, armé du seul glaive de l'éloquence et de la vérité, et secouer jusque dans ses fondements la forteresse inexpugnable des vieilles erreurs, des vieux mensonges.

Le concile se réunit à Sens. Presque tous les membres de cette assemblée sont hostiles à celui qu'on va juger. Le roi lui même siègera, le roi Louis VII, fils dégénéré d'un monarque vaillant et juste.

Abélard est introduit. L'archevêque de Sens formule les griefs qui poussent le concile à un jugement. Puis, sur l'ordre de St-Bernard, le peuple est expulsé de la salle, afin que les atrocités futures n'aient pas d'autres témoins que leurs auteurs. Le coupable est seul, ému, pâle, sublime de douceur et de fermeté. Aux imputations de l'archevêque de Sens, Abélard veut répondre. On lui ferme la bouche, on le menace et l'abbé de Clairveaux, d'une voix tonnante, s'écrie que les membres du concile ne sont pas réunis pour examiner mais pour juger, non pas pour entendre l'hérétique, mais pour le condamner. Abélard proteste dans le bruit. On le force de s'agenouiller et de se rétracter. Ils se tourne vers les évêques, vers le roi, tous les visages sont pleins de haine. Pas un regard sympathique, sinon celui de Gauffroy évêque de Chartres, dont la voix se perd dans le bruit quand il veut réclamer pour l'accusé le droit de se défendre.

Abélard supplie, se tord les mains, se traîne devant Louis VII pour lui demander la faveur de se disculper. Rien ! « Vous en repentez-vous ? » lui cria St-Bernard. Le malheureux murmure : « Non ! » et tombe évanoui dans cette salle où la stupidité du roi, l'envie et le fanatisme du clergé, condamnèrent le génie du temps.

Abélard ! Abélard ! martyr sacré de la Raison et de la Vérité : noble apôtre d'une religion d'amour, esprit glorieux, âme généreuse et vaste comme ton intelligence, tu peux être frappé par les ennemis et par les lâches, ca-

lomnié par les envieux, condamné, proscrit. Comme tu dépasses de toute ta hauteur les rancunes misérables et les faiblesses attristantes de ceux qui mirent sur ton front l'auréole du matyre à celle de la gloire ! Ce concile n'a pas été un tribunal pour toi. Ce ne fut qu'une embuscade habilement préparée. On t'a baillonné, on t'a lié, puis on s'est acharné contre toi. La réprobation éternelle, universelle, s'attachera sans cesse aux juges du concile de Sens. St-Bernard, quelles que soient les louanges à lui prodiguées, apparaît à l'avenir marqué du signe de Caïn.

Comédie sinistre que la condamnation d'Abélard ! Le rayonnement est pour le condamné, la honte pour les juges... Abélard fut recueilli par ses élèves. Une femme surtout s'aida à consoler l'infortuné. Quand il fut seul, sur sa couche de douleurs, cette femme enleva son long voile... Un cri de joie traversa la salle froide et sombre. « Héloïse ! » — « Abélard : » L'amant oublia martyr, condamnation, injustice — pour renaître à l'amour.

Cette renaissance ne dura qu'une heure. Enivré par les projets charmants de son Héloïse, Abélard se laisse aller doucement à ces beaux rêves d'amour et de bonheur. Qui ne serait séduit par cette maîtresse bien-aimée :
» Nous irons vers ces climats vantés où le ciel est si pur, l'air si doux, la
» fleur si embaumée... Nous découvrirons dans le désert quelque coin vert
» et riant, où sous un toit de roseaux, nous abriterons notre bonheur. Et
» là, ô mon unique bien, nous retrouverons cette vie des chrétiens des premiers jours de l'évangile ou des patriarches de la bible. Ensemble, nous
» verrons se lever l'aurore, ensemble nous verrons le jour finir, et ta main
» dans ma main, mon cœur sur ton cœur, nous n'aurons qu'une vie pour
» deux âmes. Dis, ô mon bien-aimé, n'est-ce pas que nous serons heureux ? »
— « Oui, mon ange, oui mon unique amour »... Lui répond Abélard en la pressant dans ses bras... L'ivresse est d'un instant !

La séduction fait place à la réalité. Soudain Abélard se dégage des embrassements de son Héloïse. Il lui dit que les passions de la chair ne sont et ne doivent être rien pour lui. Sa voie est autre. La condamnation injuste appelle une juste réparation. Il veut aller à Rome, aux pieds du St-Père, demander sa grâce. En vain l'amante se jette-t-elle à genoux, le supplie-t-elle d'épargner la femme qu'il aime... L'esprit a vaincu le cœur.

Tel est en quelques lignes, le résumé du quatrième acte. C'est la phase poignante et douloureuse du drame. L'injustice et la haine frappent Abélard : l'oubli remplit de tristesse l'âme d'Héloïse. C'est l'heure de la suprême souffrance.

Le pathétique est admirable dans plusieurs scènes. Celui qui sait écrire des pages si riantes et si suaves trouve dans son cœur de poète des accents d'une saisissante profondeur. *L'Abélard* de Rémusat est toute une révélation.

Accompagnons maintenant le proscrit dans son pèlerinage vers la ville éternelle et pénétrons dans le dernier acte de l'œuvre qui nous occupe : *La Mort* ! C'est au fond des cercueils que s'éteignent les triomphes, les gloires, les haines, les félicités, les douleurs, l'amour même. Assistons le

front baissé, l'âme recueillie, le cœur triste et sombre au trépas de celui que nous avons rencontré si grand, si renommé, et que nous retrouvons, déçu, misérable!... *O vos omnes qui per viam transitis, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus!* C'est le sentiment d'une insondable douleur qui poursuit Abélard sur le chemin qui mène à Rome. Il avance, mais toujours plus triste, toujours plus faible; malade de corps et d'âme, il s'arrête à la célèbre abbaye de Cluny. Les frères le reçoivent avec une hospitalité pleine de sollicitude. Mais les soins sont choses vaines. L'arbre est miné jusqu'à la racine. Il s'affaissera au premier coup de vent.

Pierre de Cluny, supérieur de l'abbaye, se charge d'obtenir la grâce d'Abélard à Rome et de le réconcilier avec St-Bernard. Il réussit — mais la mort viendra bien avant que ces pardons portent leurs fruits. D'ailleurs le maître est trop au-dessus des sciences et des erreurs humaines pour transiger avec sa conscience. Comme tous les grands esprits qui, partant de la foi et se servent de leur raison pour fortifier leurs croyances, arrivent au doute, Abélard doutait. Descendu des nuages de la dialectique et de la théologie, il avait monté dans les régions plus noble — mais sombre encore! — de la philosophie. Se dégageant du surnaturel, il s'était demandé: « Qu'est-ce que l'homme? pourquoi l'a-t-on créé » Et, en face de ce problème, il avait reconnu l'inanité relative des sciences qu'il avait aimées.

Qu'est-ce que l'homme? le Dieu de l'évangile, le Dieu d'amour, aurait certainement pu créer l'homme dans ce qu'il y a de bon, mais comment ce même Dieu d'amour a-t-il pu créer l'homme dans ce qu'il y a de misérable et de honteux? Est-ce un Dieu d'amour celui qui fit les vices et les misères, les crimes et les horreurs? Un Dieu d'amour tolérerait-il ces choses?... L'intelligence d'Abélard hésite. Il en était venu au dernier terme de la philosophie: Dieu existe-t-il? Comme toutes les âmes sincères qui ont cherché, pensé, sondé, il s'était posé cette question et y avait répondu par un « je ne sais pas » douloureux.

Au sein de ces doutes, avant-courreurs du désespoir pour un esprit de la trempe d'Abélard, et de ces faiblesses immenses du corps, qui précèdent infailliblement une mort prochaine, Abélard reçut un message d'Héloïse. L'émotion brisa les fibres qui l'attachaient encore à la vie. Il s'en alla, dans l'ombre des tombeaux, désabusé, triste, débile, le doute dans l'âme, et le cœur plein de souvenirs amers, regrettant son Héloïse, ses luttes, ses travaux qui lui semblaient si stériles maintenant — mais serein quand même. Il avait la conscience d'avoir largement rempli son devoir. Cela lui suffisait pour mourir en paix.

*
* * *

C'est, en quelques pages, l'analyse du drame de Charles de Rémusat. Nous espérons en avoir donné une idée assez complète malgré nombre de lacunes que nous sommes le premier à regretter pour qu'on saisisse le

but de l'auteur. Revendiquer, dans le passé, pour le présent, les bienfaits de la liberté de penser ; flétrir l'intolérance, chanter l'amour et enfermer dans un cadre plein d'une suave poésie cette apparition poétique d'Héloïse et d'Abélard, tels ont été les moteurs de celui qui nous a laissé ce beau drame.

Et maintenant que dire de l'œuvre en elle-même ? Il vaudrait peut-être mieux admirer et se taire. Nous ne pouvons résister cependant au désir d'ajouter quelques lignes à cette étude.

Parlerons-nous du style ? On a pu voir, d'après les extraits cités, toute la richesse d'une plume qui manie la langue française à ravir. Nous n'avons qu'à nous incliner devant une autorité littéraire comme Rémusat. Quand nous nous sentirions autorisé à faire des réserves sous ce rapport, nous ne le pourrions.

Nous avons oublié de dire au commencement de cette critique, qu'Abélard n'était point destiné à la scène. Le drame est beaucoup trop long ; la philosophie y tient place trop considérable ; il y a trop de science littéraire prodiguée dans cette œuvre magnifique, pour qu'elle fasse les délices d'un public ordinaire. Il faut lire, méditer, admirer et c'est tout.

Quant à la manière dont l'auteur s'est servi de l'épisode splendide que nous livre le XII^e siècle, nous ne pouvons guère que louer. Il nous semble bien avoir rencontré par ici par là quelques incompatibilités physiologiques, quelques étrangetés, quelques longueurs dans l'action ; mais toutes ces taches infimes sont noyées dans une abondance de situations d'un pathétique tellement sublime, dans une telle richesse de pensée et de style, que nous faisons fi volontiers de ce qui nous a paru défectueux — à tort peut-être — pour recommander à tous la lecture de ce drame et pour leur assurer d'avance qu'ils y trouveront ample satisfaction s'ils ont gardé le culte du beau, du vrai, du juste.

Et puis c'est une jouissance déjà, pour tout esprit cultivé, que de venir puiser à la source de la philosophie naissante, que de contempler cette gent écolière absorbée par le *Trivium* et le *Quadrivium*, ces jeunes hommes qui cherchent la vérité, qui s'enthousiasment de l'éloquence et du génie et qui sont, à côté de cela, des joyeux adolescents prenant la vie sous son aspect riant ; c'est un bonheur de poursuivre, dans toutes ses phases, l'existence du plus illustre des *précurseurs*, celui qui défendit la science et la raison contre la foi aveugle et le préjugé et qui dans ce moyen-âge de tyrannie et de ténèbres, jeta le premier au monde nouveau, à l'avenir, des paroles de liberté, de fraternité, de justice. Abélard était digne d'inspirer une œuvre immortelle. Charles de Rémusat était, plus que tout autre, capable d'ériger au maître illustre un monument qui fût à la hauteur de l'homme qu'il célèbre. L'œuvre vivra aussi longtemps que le souvenir d'Abélard. C'est assez dire

pour montrer tout ce que la lecture du drame de Rémusat nous a laissé d'admiration et tout ce que l'œuvre elle-même a d'élévation philosophique, et de valeur littéraire.

Dans un siècle, on ne lira sans doute plus les ouvrages politiques de Charles de Rémusat. Mais son *Abélard* restera. Chanter la passion et la liberté, chanter ces saintes flammes avec une inspiration aussi profonde que celle qu'on retrouve dans tout ce drame, c'est le vrai chemin conduisant à l'immortalité! *Exegit monumentum aere perennius.*

VIRGILE ROSSEL.

